NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER JUILLET 1911.

Livraison 9ème. *13ème Série.* *Tome I.*

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS :

Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

1911

NOUVELLE-ORLÉANS, LE 1er JUILLET 1911.



COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 21 avril 1911.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents :

MM. Henri Francastel, Consul de France ;
Emile Génoyer, Vice-Consul de France ;
Charles T. Soniat, 2nd vice-président ;
Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;
Edgar Grima, sous-Secrétaire ;
Juge Joseph A. Breaux, George Grima.

M. le Juge en chef Dubuc, du Canada, et nombre d'invités assistent à la réunion.

A huit heures et un quart le président ouvre la séance.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance :

1. Lettre de Monseigneur Augustin Lury, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à cette séance. Il devait y entretenir l'Athénée de Paul Bourget. L'Athénée regrette d'être privé du plaisir d'entendre le distingué conférencier.

2. Lettre de Mademoiselle Marguerite Duport, lauréate du dernier concours, accompagnée du portrait et de l'autographe de Frédéric Mistral, que le maître l'avait prié de nous adresser.

3. Lettre de M. François Ambrogi, ancien consul de France à la Nouvelle-Orléans, envoyant ses remercîments à notre Société pour tous les témoignages de sympathie dont il a été l'objet à l'occasion du décès de son neveu.

4. Lettre de Mme Hélène Allain priant le secrétaire d'être l'interprète de ses sentiments de vive gratitude auprès de ses collègues de l'Athénée qui lui ont exprimé, par un vote, les regrets que leur a causés la mort de son frère, M. le comte d'Aquin.

5. Lettre de M. le comte L. de Diesbach, acceptant de faire partie de notre Société comme membre actif.

Le président annonce qu'il a été invité à prononcer un discours à la réunion de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, mais qu'il lui a été impossible d'accepter le grand honneur qui lui a été fait. Ne pouvant assister à cette réunion qui aura lieu à New York le 22 avril, il a, comme délégué de l'Athénée, envoyé sa procuration à son fils, M. Edouard J. Fortier, professeur de français à l'Université Columbia, qui a gracieusement consenti à agir comme le représentant de notre Société à la réunion.

En 1912 sera tenu à Québec un congrès de la langue française. Le président de l'Athénée a été invité à former un comité régional, et il s'est empressé d'envoyer les noms de plusieurs de ses collègues.

Le président a été nommé délégué de la Ligue maritime française, son nom ayant été donné par le lieutenant de vaisseau Robert.

M. Fortier dit que Madame Aimée Beugnot a eu la bonté de lui envoyer un compte-rendu du Siège d'Aluze par Jules César, dû à la plume de M. Moissenet, petit-fils de M. Beugnot. Avant de lire quelques extraits de l'intéressant article de M. Moissenet, M. Fortier a fait une courte mais très intéressante causerie sur la conquête de la Gaule par Jules César. M. Moissenet désire prouver que ce n'est pas à Alisia que Vercingétorix fut vaincu par Jules César, mais bien à Aluze, autre ville peu éloignée d'Alisia (maintenant Alise la Reine).

Les arguments et les preuves de M. Moissenet sont très fortement présentés.

M. Moissenet s'occupe aussi de l'esperanto. Il a envoyé un journal publié en cette langue et en français. M. Fortier en lit un article en esperanto et ensuite en lit la traduction en français.

M. Henri Francastel, consul de France, accepte l'invitation du président, et promet de lire quelques-unes de ses poésies à la prochaine séance.

M. Edgar Grima promet aussi son concours pour la même réunion.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 19 mai 1911.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents :

MM. Charles T. Soniat, 2nd vice-président ;
Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;
Edgar Grima, sous-secrétaire ;
Lionel C. Durel, George Grima et Dr Félix A. Larue.

M. Henri Francastel, consul de France à la Nouvelle-Orléans, et nombre d'invités assistent à la réunion.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après ouverture de la séance à 8 heures du soir.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance :

1. Lettre de M. P. J. Hamilton, président du comité chargé de la célébration du bi-centenaire de la fondation de la Mobile par les Français, par laquelle il invite notre Societé à prendre part à cette célébration.

2. Carte postale contenant les remercîments du Bibliothécaire du Congrès pour envoi des "Comptes-Rendus."

Le président annonce que M. J. M. Vergnolle, doyen de la Colonie Française, a convoqué tous les présidents des sociétés françaises de la Nouvelle-Orléans, afin d'établir en notre ville une "Fédération des Sociétés Françaises." Le bureau de direction sera composé des officiers des différentes sociétés qui paieront $1.00 par an comme cotisation ; les sociétés paieront 10 sous par an par membre. Le but de cette fédération sera de former un groupe permanent pour recevoir les Français distingués, officiers de marine et autres, qui feraient à la Nouvelle-Orléans l'honneur de lui rendre visite. Le président ajoute qu'il n'était pas autorisé à lier l'Athénée, et il demande l'opinion de ses collègues.

Sur motion de M. Charles T. Soniat, appuyée par le professeur Lionel C. Durel, il est décidé que l'Athénée Louisianais fera partie de cette fédération.

Le président dit que c'est avec plaisir qu'il représentera notre Sociéte aux fêtes du bi-centenaire de la Mobile ; il ajoute que le Gouverneur

Sanders lui a fait le grand honneur de le nommer pour y représenter officiellement l'Etat de la Louisiane.

La parole est ensuite donnée à M. Henri Francastel, consul de France, qui, après une spirituelle entrée en matière, lit plusieurs poésies de sa composition. Il choisit ses pièces au hasard dans le volume : " Les quais de Paris," " Rikiu," " Cris d'oiseaux," " Rêve d'enfant," " Soldats de Plomb," " La Préface et plusieurs Epigrammes," "A un Fonctionnaire maigre," " Portrait." Ces délicieuses compositions, toutes d'un genre différent, prouvent la grande facilité du style de l'auteur. Depuis la caresse de la plus douce poésie jusqu'à la piqûre de l'épigramme, rien ne manque ; en effet, M. Francastel possède tous les genres. La lecture des vers de notre consul est écoutée religieusement et est saluée de vifs applaudissements.

Sur motion de M. Rouen, dûment appuyée, et adoptée à l'unanimité des voix, des remercîments sont votés à M. Francastel qui, de plus, présente à notre Société un exemplaire de son livre.

M. Fortier dit qu'il regrette que M. Grima n'ait pas pu écrire quelque chose pour ce soir, mais il lit un extrait d'une charmante pièce de vers de notre sous-secrétaire, intitulée " Pour un Nickel." Le président donne aussi lecture d'un fort beau poème du Dr Alfred Mercier, " Les Soleils et la Nuit ", fondateur et premier secrétaire perpétuel de l'Athénée.

M. Grima remercie le président d'avoir pensé à lui, et fait quelques remarques fort instructives sur la poésie moderne. Il dit qu'avant d'écrire de nouveaux vers, il voudrait se familiariser plus amplement avec la versification moderne, dont la tendance est d'enlever à l'alexandrin la raideur qu'on semble lui reprocher et de le rendre plus flexible.

Après suspension des règlements, M. André Lafargue est élu membre actif de l'Athénée Louisianais.

M. Bussière Rouen suggère que l'Athénée procède au choix du sujet et du programme du prochain concours. Les collègues du secrétaire étant de son opinion, les personnes présentes sont invitées à présenter des sujets. Après en avoir discuté plusieurs, l'Athénée s'arrête au suivant : "Les Romans de Loti."

Le concours sera régi par un programme semblable à celui du dernier concours.

A dix heures du soir l'ajournement est prononcé jusqu'en octobre.

STROPHES ET SONNETS.

Mesdames, Messieurs,

A la dernière séance de l'Athénée Louisianais, M. Fortier, votre érudit président, m'a demandé à brûle-pourpoint, de me charger de votre prochaine conférence mensuelle. J'étais loin de m'attendre à pareille demande, et, comme la présence d'esprit n'est pas mon fort, j'ai dit oui, sans réfléchir que je n'avais aucune habitude de la parole publique. Aussi bien m'était-il difficile de me dérober ; mon caractère de représentant de la France à la Nouvelle-Orléans ne me permet guère, en effet, de refuser mon concours à une association qui s'occupe depuis de si longues années et avec tant de succès de maintenir l'usage de la langue française dans la Louisiane.

Encore si M. Fortier m'avait laissé le choix de mon sujet !...Mais il me l'a bel et bien imposé : vous en avez été témoins. Il faut donc que, moi qui ne sais pas lire, je vous lise ce soir des vers ; et quels vers !... Ceux d'un auteur absolument inconnu : les miens. Quelle entreprise !

J'ignore, Mesdames et Messieurs, si vous êtes logés à la même enseigne que votre conférencier ; mais chaque fois qu'il m'arrive d'entendre réciter des vers en société, je suis invariablement pris d'un invincible ennui. Et cependant ces vers sont, la plupart du temps, empruntés à quelque auteur célèbre ; parfois même le diseur a du talent.

Quelle est donc la cause de cet ennui ? Ne dois-je m'en prendre qu'à moi seul de ces accès de prosaïsme intempestifs ? Je me permettrai d'en douter, car j'adore les vers. Même lorsqu'ils sont médiocres, les lignes irrégulières qu'ils forment sur la page m'intéressent. C'est ainsi qu'un numismate prend plaisir à manier toutes sortes de médailles et de monnaies, quel qu'en soit le type ou le métal. Toutes n'atteignent pas à la perfection d'un médaillon de Syracuse, mais toutes ont de quoi piquer sa curiosité, toutes lui offrent l'occasion d'exercer son flair.

Allons ! il doit y avoir à mon cas des circonstances atténuantes.

Tout d'abord, il est rare que le diseur trouve son auditoire dans l'état d'âme où il faudrait qu'il fût pour recevoir une impression poétique. Bien qu'il ne soit pas nécessaire pour goûter de beaux vers d'être dans cette exaltation d'esprit qu'on appelle l'inspiration, il y faut cependant une certaine prédisposition.

L'on n'attrape pas à tout coup la grippe ! Il y a des moments dans l'existence où le poème le plus sublime est impuissant à nous émouvoir. Allez donc scander des strophes de Leconte de Lisle aux oreilles de gens qui sortent de table ! Ces particuliers-là sont tout au plus capables de dodeliner de la tête aux sons d'un air de danse.

Ce n'est pas tout. Je crois que pour sentir certaines beautés poétiques, il faut être seul.

J'ai, à plusieurs reprises, entendu déclamer sur la scène les Nuits d'Alfred de Musset. Eh bien ! ces Nuits, ces Nuits fameuses m'ont chaque fois causé une déception dont j'avais honte. Ces poèmes si passionnés me laissaient froid. La réalisation à la clarté brutale de la rampe de ces rêves vaporeux de poète me causait un malaise presque physique. Qu'elle s'appelât Sarah Bernhardt ou Bartet, l'artiste, drapée dans un peplum aux plis sculpturaux, et qui posait sa main de chair et d'os sur l'épaule de son camarade costumé en barde de 1830, n'avait rien à mes yeux de la vision surnaturelle, de la Muse divine qui était apparue au Chantre de l'Amour sous les rayons mélancoliques de la lune.

Messieurs les Comédiens auront beau mettre une sourdine à leur voix et modérer leur mimique, je doute qu'ils arrivent jamais en pareille occurrence à satisfaire les délicats. Une ode, même dialoguée, n'est point une tragédie. L'optique du théâtre déforme les vers qui ne sont que des vers, sans plus. Les planches devraient être réservées aux vraies tragédies, aux vrais drames, aux vraies comédies dont la versification se rapproche de la langue de tous les jours. Ce sont là des œuvres que l'on peut écouter dans un fauteuil d'orchestre sans être autrement dérangé par le coudoiement d'un voisin. Ce coudoiement est un petit incident de la vie sociale dont les scènes que nous voyons alors passer sous nos yeux ne sont que d'autres

incidents ; pour un peu, je dirais qu'il renforce l'illusion.

En matière de poèmes lyriques, c'est une autre paire de manches. *Odi profanum vulgus et arceo.* Loin de moi le profane vulgaire ; je le hais ! a dit Horace. Ce vers vient ici comme de cire. Pour s'imprégner de poésie pure, le cœur a besoin de la solitude du cabinet d'étude : c'est là qu'elle naît, c'est là qu'elle agit avec toute sa puissance ou tout son charme. Je ne veux pas dire que le poète ne peut composer des vers que devant une table de travail. Non. Bien que ce soit là que la Muse lui apparaît le plus souvent, elle lui rend visite en tous lieux. Chaque artiste a son tempérament propre, ses procédés particuliers, ses caprices, voire ses petites manies. La Muse, qui les connaît, s'y plie avec une indulgence toute maternelle. N'allait-elle pas s'asseoir aux côtés de Théophile Gautier, lorsqu'il ciselait ses Emaux et Camées sur l'impériale des omnibus parisiens ?

D'aucuns trouveront sans doute que le nom des Muses revient bien souvent sur mes lèvres. J'en vois même qui me regardent avec inquiétude. Qu'ils se rassurent ! Je ne parle de ces divinités païennes que par métaphore ; je ne crois pas, hélas ! à leur présence réelle comme faisaient les aèdes de la Grèce antique : mes ancètres étaient bons chrétiens.

Mais j'ai beau prolonger cette dissertation, je ne fais que reculer le moment fatal où je vais être

obligé de vous lire mes vers : il faudra bien, en fin de compte, que j'y arrive. Laissez-moi seulement, avant de commencer ma lecture, faire appel à toute votre indulgence. Vous avez pu voir que je me rendais nettement compte du péril où s'expose un poète qui débite ses vers en public. A défaut de talent vous ne sauriez donc refuser de me reconnaître quelque courage.

LES QUAIS DE PARIS.

J'ai vu des mers bleu sombre et des mers d'éme-
[raude
Et des fleuves teintés par de rouges limons ;
J'ai humé vos senteurs d'iode, ô goémons,
Et vos parfums troublants, fleurs de la zone chaude ;

Voyageur, qu'un démon implacable taraude,
J'ai visité le temple informe des Mormons.
Et le Centre-Amérique, et son chaos de monts
Où, sous le vol des vautours noirs, le puma rôde.

Mais ces sites baignés par un soleil de feu
Ont en vain ébloui ma vue ; il n'est qu'un lieu
Qui fasse en mon cœur naître une ineffable ivresse.

Oui, je préfère aux bonds fous du Niagara
Les paisibles remous dont la Seine caresse
Les quais de pierre grise où mon enfance erra.

RIKIU.

" Le jardin est propre, mon père,"
Dit Shoan, d'un air triomphant ;
" Voyez ! je n'ai plus rien à faire."
Rikiu dit : " Si, mon enfant ! "

Lors, Shoan derechef nettoie
Le jardin, le kiosque et l'étang,
Puis revient, l'œil brillant de joie :
" Eh bien ! père, êtes-vous content ?

" Chaque marche est immaculée ;
" L'herbe luit sous les gouttes d'eau ;
" Nulle brindille dans l'allée
" N'est échappée à mon rateau."

Rikiu murmure : " O jeunesse ! "
Se lève, descend le perron,
Secoue un arbuste qui laisse
Tomber maintes feuilles en rond,

Et sur le gazon monotone,
Çà et là, dispose avec art
Toutes ces feuilles où l'automne
A mis des tons de vieux brocart.

Le mauvais goût le scandalise ;
Il veut que le buveur de thé
Tout autour de lui réalise
Le naturel dans la beauté.

CRIS D'OISEAUX.

Le jour point ; pour lui faire fête,
Les moineaux chantent à tue-tête,
Joyeux de voir s'enfuir la nuit
Où le hibou rôde sans bruit.
Eh ! que m'importe à moi l'aurore !
Sans ce charivari, je dormirais encore,
Bercé des songes les plus doux.
Petits oiseaux, taisez-vous !

Le poète envers cette engeance
Montre une excessive indulgence.
Hélas ! que d'aigres sifflements
Et de rauques croassements,
Pour une cadence opportune
De rossignol, contant ses peines à la lune.
Assez, canards ! assez, coucous !
Maudits oiseaux, taisez-vous !

Zuit ! zuit ! fait l'un dans la feuillée,
Tel un bruit de porte rouillée.
L'autre, indiscret, dit : Kék' tu veux ?
Hi, hi hi ! ricane un nerveux.
A terre un dindon ridicule
Laisse pendre sa longue et rouge caroncule
En poussant d'horribles glous-glous.
Pestes d'oiseaux, taisez-vous !

Bien qu'on reproche aux femmelettes
De toujours tailler des bavettes
Et de hausser par trop la voix
En parlant toutes à la fois,
Les petites perruches vertes
Leur dament le pion et sont bien plus expertes
A nous rendre absolument fous.
Assassines, taisez-vous !

Midi flambe : un souffle de forge
Des chanteurs sèche enfin la gorge.
Seul un tendre roucoulement
Réveille en moi l'amour dormant.
Mais las ! ma tête est toute grise,
Et Jeanneton qui fait la fière et me méprise,
Rit quand je tombe à ses genoux.
Tourterelles... taisez-vous !

RÊVE D'ENFANT.

Qu'il est heureux sur la poitrine maternelle,
Mon poussah rose ! Il est tout ventre, il est tout
[yeux ;
Et, tandis qu'en sa gorge un lait chaud, copieux,
Coule, tout l'univers entre dans sa prunelle.

Ses brusques mouvements sont d'un polichinelle ;
En vain à les régler il tâche de son mieux,
Il s'égratigne avec ses ongles merveilleux
Dont rien n'altère encor la forme originelle.

De sa bouche sans dents il rit à qui lui rit ;
Il voudrait que toujours dans les bras on le prît,
Hait le berceau lointain où parfois on l'isole,

Et déteste l'eau froide et l'huile de ricin.
Mais dans tous ses chagrins un ami le console :
Son pouce ; il rêve, en le suçant, qu'il est au sein.

SOLDATS DE PLOMB.

Vous souvient-il de la boutique
Où vous dormiez de votre long
Sur un lit de mousse authentique,
O bienheureux soldats de plomb ?

Le marchand rudoyait sa femme ;
Mais sans doute elle avait des torts,
Car il se montrait bon dans l'âme
Lorsqu'il palpait vos petits corps.

Sur une étagère glissante,
S'il alignait un bataillon
Pour une parade innocente,
Sa main tremblait d'émotion.

Foin de monsieur Polichinelle,
Et du mouton doux et soumis
Qui bêlait sa plainte éternelle
Sous les doigts rageurs des commis !

C'est devant vos belles rangées
Que les bandes de polissons,
Dans l'extase soudain figées,
Echangeaient leurs réflexions.

Etiez-vous assez petits-maîtres !
Le Bœuf, jugulaire au menton,
Aurait pu reviser vos guêtres ;
Il n'y manquait pas un bouton.

Las ! On ne s'en douterait guère
A présent. Où sont vos fusils ?
Pauvrets, vous fîtes trop la guerre
Sous la conduite de mon fils !

Vous avez, durant trois semaines,
Livré des combats si sanglants,
Que les vieilles aigles romaines
N'ont rien vu de tel en mille ans.

Ce Grec qui, les deux mains coupées,
Retenait seul un bâtiment
Avec ses mâchoires crispées,
Etait un brave assurément,

Mais vous êtes tous de sa taille.
Les races futures sauront
Que vous marchiez sous la mitraille
N'ayant plus ni tête, ni tronc.

Nul obstacle ne vous arrête,
Ni marécage, ni forêt,

Ni Cordillière dont la crête
Dans les nuages disparaît.

Sur un pont extraordinaire
Qu'un corps de pontonniers jeta,
Vous traversâtes l'estuaire
Du grand Rio de la Plata ;

Et si, grisé par la fortune
Mon fils décidait en conseil
D'envahir l'Etat de la Lune
Ou le royaume du Soleil,

Laissant à gauche la Grande Ourse,
Vous vous en iriez crânement
Vous enfoncer au pas de course
Dans les plaines du firmament.

. . . .

Jouis, enfant, de l'heure brève
Où ton jeune esprit transplanté
Dans les brillants pays du rêve
S'abstrait de la réalité !

Avec tes soudards admirables
Qui pillent et tuent sans remords,
Qui font des jeûnes mémorables,
Qui meurent et ne sont pas morts,

Gagne cent batailles, ravage
Des milliers de villes, avant
Qu'atteint par la limite d'âge
Tu perdes ton commandement.

Car il te faudra lors descendre
Du char où tu vas triomphant ;
Tu cesseras d'être Alexandre,
Ayant cessé d'être un enfant.

Et tu seras ce que nous sommes
Nous tous, sous tout méridien,
Un homme en la foule des hommes
Gagnant son pain quotidien.

A grand'peine tes bras débiles,
Au prix d'un effort obstiné,
Contiendront les forces hostiles
Dont tout être est environné.

Adieu les féeriques prestiges
Qui décoraient ton horizon !
On n'accomplit plus de prodiges
Quand on a l'âge de raison.

Ce monde est une fourmilière
Où l'on fait et refait sans fin,
Sur une sente familière,
De tout petits bouts de chemin.

Petites bêtes animées
Par de tout petits mouvements,
Nous ne sommes que des pygmées,
Et les fameux événements

Dont nous conservent la mémoire
Les récits des historiens,

O néant profond de la gloire !
Sont proprement de petits riens.

Et pourtant, crois-moi, l'existence
Réserve un bonheur très certain
A qui s'applique avec constance
A bien remplir tout son destin.

Accepte donc ton humble tâche ;
Accomplis-la d'un cœur joyeux
Et, quoi que prétende le lâche,
Tu pourras mépriser les dieux.

A UN FONCTIONNAIRE MAIGRE.

Ta peau blême d'anémie
Adhère à tes os si bien
Qu'elle évoque une momie
De vieux scribe égyptien.
Et comme la plus frivole
Contrariété t'affole
Et détraque ta raison,
J'ai plus fortement soupçon,
A chaque crise nouvelle,
Qu'un embaumeur trop pressé
A sans pitié commencé
A crocheter ta cervelle.

PRÉFACE.

J'aime à lancer des épigrammes,
Mais ne suis pas méchant, je crois ;
Par horreur du sang et des drames
Je n'aurais pas mis Christ en croix.

Lorsqu'un torero madrilène,
L'épée haute, attend le taureau
Qui fonce sur lui hors d'haleine
En lui présentant le garrot,

Je trouve le jeu bien gothique
Et n'y ressens aucun transport ;
Ce boucher m'est antipathique ;
Ne tuons pas, faisons du sport.

Allons chez Gastine-Renette
Et la carabine au menton,
Tâchons, en pressant la gâchette,
De réussir un beau carton.

Sous les flèches que je décoche
Aucun de mes amis n'est mort ;
Ils s'en vont, la main dans la poche,
Sans même soupçonner leur sort.

Car je maquille ma victime ;
Quand la fin d'un nom apparaît
Au bout d'un vers, c'est que la rime
Ainsi qu'un aimant l'attirait.

Oh ! mais alors, gare la danse !
X... va se reconnaître. Non.
Je n'ai commis nulle imprudence :
Il manque une lettre à son nom.

Vous verrez qu'en lisant la page
Où mon vers reproduit son tic,
Mon modèle, pour tout tapage,
S'en va rire avec le public.

PORTRAIT.

Je coupe un morceau de mie
Bien fraîche : je le pétris,
Et la boulette affermie
Prend, sous mes doigts, un ton gris.
D'un coup de pouce je creuse
Une joue hâve, terreuse,
Le long d'un gros nez osseux
Je fais deux trous : j'ai les yeux.
D'une brosse à dents j'arrache
Quatre poils pour la moustache,
Et, pour dresser les cheveux,
Au haut du crâne je place
Une touffe de filasse.
Reste le corps du nabot.
Je prends un bout d'allumette
Et j'y plante ma boulette ;
Et voilà Monsieur Garbot.

Paul Ary Listel.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Marivaux connaissait le cœur humain. Il l'examina attentivement, et s'insinua dans tous ses petits coins les plus cachés. Comment sait-on que Marivaux connaissait le cœur humain ? Par ses comédies, par ces charmantes études de fine psychologie de la passion de l'amour. Mais cet amour peint par Marivaux, qu'est-il ? Un amour tempêtueux, passionné ? Non, c'est un amour doux, sincère, et bien souvent méconnu.

Nous trouvons dans ses comédies le résultat de ses observations et de ses réflexions. Nous trouvons une petite philosophie d'amour très charmante. Nous lisons ses ouvrages avec une attention absorbante. Nous sommes tout étonnés que Marivaux sache surprendre les secrètes pensées et les sentiments les plus cachés de l'espèce humaine, mais nous en sommes enchantés.

Nous suivons l'action, absorbés, non par l'intrigue, qui n'est généralement pas très profonde, mais par la peinture, l'image vraisemblable du cœur humain. Qu'y a-t-il de plus intéressant, de plus séduisant que l'humanité ? Et c'est ce que nous trouvons dans le "Jeu de l'Amour et du Hasard." Ici nous avons un exemple de la psychologie très fine et délicate du cœur d'une jeune fille. Comme Marivaux les connaissait, ces jeunes filles ! Comme il pouvait regarder dans leurs cœurs et lire tout ce qu'il y avait d'écrit : ces hésitations naturelles, ces

amours délicates, ces sentiments nobles, ces charités et ces générosités sincères, et ces coquetteries indispensables ! Nous les avons tous dépeints dans son chef-d'œuvre, où se trouvent les caractères captivants de Silvia et de Lisette, d'Arlequin, de Dorante et de Monsieur Orgon. Tâchons de comprendre la manière ingénieuse dont Marivaux se sert pour développer ses caractères exquis.

Premièrement, il représente Silvia s'entretenant avec sa suivante Lisette au sujet du mariage. Marivaux nous montre de suite la différence entre la demoiselle raisonnable et la soubrette insouciante. Silvia, charmante jeune fille, considère le mariage au sérieux, et ne voulant pas épouser Dorante sans le connaître, résout de se déguiser en suivante pour mieux l'observer. Nous avons donc un trait du caractère de Silvia. Elle est prudente. Mais Dorante ? Raisonnable comme Silvia et aussi prudent, il se déguise de même, et pour quoi faire ? Pour observer Silvia. Voilà la ressource dont Marivaux se sert pour faire mouvoir sa jolie petite comédie.

Nous voilà maintenant ! Les soubrettes et les valets prennent la place des maîtresses et des maîtres. Ce qui arrive est très amusant. Lisette, qui est la suivante, portant la toilette de la maîtresse, croit gagner l'amour de Dorante ; et Arlequin, le valet de Dorante, à son tour, se flatte d'être aimé d'une fille de qualité. Et Silvia ? La pauvre Silvia est toute troublée, parce qu'elle trouve en Bourguignon, " quel homme pour un valet ! "

L'étude psychologique que fait Marivaux de cette situation est tout à fait captivante. Dès que Silvia rencontre le prétendu valet et son maître, elle est très embarrassée, et ne peut comprendre comment un valet peut avoir plus de mérite que le maître. Elle donne expression à sa pensée en ces mots : " Que le sort est bizarre ! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place ! "

Et Dorante ? Est-il épris de la maîtresse ou de la suivante ? Le déguisement ne leur cache pas leur cœur. Sans le savoir ils se reconnaissent. Le mérite trouve le mérite, malgré le costume. Dès qu'il a vu Silvia, Dorante s'écrie : " Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse ? "

Et voilà l'attitude de Dorante durant toute la pièce. Il vient pour épouser la maîtresse et il aime la suivante. Lui aussi il est troublé. Il ne sait que faire. Il voudrait s'en aller, — et quitter Silvia ! Il ne le peut, mais il croit devoir le faire, car il ne peut épouser une suivante. Que diraient son père, ses amis ? Il est homme de qualité, riche et de bonne position. Mais il aime Silvia, que faire ? Marivaux a pour but de faire sortir cet amour que l'inégalité des conditions retient dans une petite niche. Et Dorante reste, et Silvia l'aime, bien qu'elle ne veuille pas reconnaître son amour pour un valet. Mais à la fin elle l'admet quand elle dit : " Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie," — mais elle le tutoie.

Cela arrive après une suite de scènes qui nous

donnent une analyse exacte des actions d'une jeune fille qui aime. Silvia s'emporte, entend finesse à tout, se fâche, s'agite, et se met en colère sans savoir pourquoi. Elle s'écrie : —

" Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! J'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque là ! Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ? "

Et après avoir querellé Lisette et s'être écriée contre le valet, elle dit : " Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ! et je ne dois pas m'en prendre à lui." Quelle étude du cœur d'une femme !

Les choses s'embrouillent de plus en plus jusqu'à ce que Silvia dise à Bourguignon :

" Que me veux-tu ? Je ne te hais point : Lève-toi (il est à ses genoux), je t'aimerais si je pouvais ; tu ne me déplais point, cela doit te suffire."

Que signifie ce " Je ne te hais point ? " Comme dans " Le Cid," Chimène dit à Don Rodrigue, " Va, je ne te hais point," ce " je ne te hais point " veut dire je t'aime, je t'adore.

Enfin Dorante déclare qui il est, et Silvia soupire : " Ah ! je vois clair dams mon cœur," et plus loin : " Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante."

Pour citer le Professeur Fortier, "Le cœur de Silvia était un petit oiseau en cage." Maintenant il est libre, la cage est ouverte.

Mais cette petite coquette de Silvia, n'est-elle pas encore satisfaite ? Non, il faut que Dorante satisfasse à sa vanité. Son amour-propre veut être flatté ! Il faut que Dorante lui fasse la cour, lui demande sa main croyant qu'elle n'est qu'une suivante. La cruelle ! et non satisfaite de faire souffrir son amour-propre, elle lui donne un rival ! Mario, le frère taquin, dissimule devant Dorante et prétend aimer Silvia. Pauvre Dorante !

Mais enfin ses supplices ont une fin et il apprend qu'il aime et va épouser la fille de Monsieur Orgon et non une suivante. Après tant de peines, tant d'inquiétudes, tant de souffrances, de peines mêlées de joies, les voilà tous réunis, contents et heureux.

Mais Lisette et Monsieur Orgon, que deviennent-ils ? et Arlequin ? Lisette, naïve, coquette, elle aussi, dans ses manières, gagne l'amour d'Arlequin, le valet. Depuis le commencement jusqu'à la fin, Arlequin est un polichinelle qui dit toutes espèces de choses, qui exagère et se sert très souvent de marivaudage : —

"Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de

l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère."

M. Orgon est le bon père, le père indulgent et aimable qui dit : "Eh bien ! abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez."

Ainsi nous avons vu ce que Marivaux nous dit lui-même :

"J'ai guetté toutes les niches différentes du cœur humain où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ces niches, où le retiennent l'amour-propre, la timidité, l'embarras de s'expliquer ou l'inégalité des conditions."

Désirée Delcroix.

SONNET A FRANÇOIS COPPÉE

ÉCRIT AVANT SA MORT.

O muse ! connais-tu le nom du grand poète,
De l'homme humble et pieux dont l'âme est dans
[les vers ;
Qui met un charme intime à sa prose parfaite ;
Et de plus doux accords à tous ces chants divers ?

Comme le nautonier, dans sa barque se jette,
Oscille sur les flots contre mille revers ;
Mais au tréfonds du cœur... l'espérance volette,
Semblable au bel oiseau qui plane dans les airs !

De sa voix émouvante il séduit tout le monde :
Chante l'azur des cieux et la terre féconde ;
La corolle des lys et la beauté des fleurs ;

Le mouvement de l'onde au souffle poétique,
Les secrets du zéphyr, de l'aube les blancheurs !
Le " Dieu " de la nature, et son chef-d'œuvre
[antique.

ULLA.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1911-1912.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Romans de Pierre Loti.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1912 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUSSIÈRE ROUEN,

P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.